

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 10 (1912)

Artikel: L'esprit suisse au XVIIIe siècle
Autor: Reynold, G. de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-750734>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ESPRIT SUISSE AU XVIII^E SIÈCLE

M. G. de Reynold publiera prochainement le 2^e volume de son *Histoire littéraire de la Suisse au XVIII^e siècle*; le 1^{er} volume était consacré au Doyen Bridel et à la Suisse romande; le deuxième est consacré à la Suisse allemande et apporte des „Conclusions“ fort intéressantes, dont nous citons ici trois fragments.

Après avoir résumé la doctrine et les œuvres de l'„Ecole suisse“, M. de Reynold dégage nettement les rapports qu'il y a entre cette Ecole et J.-J. Rousseau. — Plus loin, il essaie de définir l'*idée suisse*; et enfin il dit en termes excellents ce que l'expérience du XVIII^e siècle signifie pour nous aujourd'hui. Ces trois citations montreront à nos lecteurs la grande portée du nouveau livre de M. de Reynold.

I

Un des buts que nous nous sommes efforcé, — mais avons-nous réussi? — d'atteindre, c'est de projeter une lumière nouvelle et meilleure sur la doctrine et les œuvres de Rousseau. Cet homme occupe dans la littérature française une place unique; il est au-dessus, il est en dehors de la tradition; il bouleverse les opinions reçues et les préjugés courants, il fait révolution; son génie est, en définitive, un génie étranger. Certes Jean-Jacques est un protestant, mais il y a des protestants de plusieurs espèces; quelle est la sienne? Certes, il est Genevois¹⁾; mais Genève, avons-nous dit, est une petite ville qui doit nécessairement se rattacher à un plus vaste ensemble: quel est cet ensemble? Nous avons donc pensé, en rattachant Jean-Jacques à la Suisse entière, expliquer précisément tout ce qui semble au premier abord, aux yeux d'un Français surtout, étranger et paradoxal dans la doctrine du philosophe. Nous croyons, en effet, que pour bien comprendre la *Lettre à Dalember*t et peut-être le *Discours sur les sciences et les arts*, il faut connaître le mouvement de réaction contre l'influence française; nous croyons que pour bien comprendre le *Contrat social*, il faut être renseigné en premier lieu sur la politique et les institutions genevoises, mais également en-

¹⁾ Ce livre était écrit et le chapitre VIII était imprimé, lorsque parut le beau livre du regretté Gaspard Vallette: *Jean-Jacques Rousseau Genevois*, Genève-Paris, 1911. Il nous a donc été impossible de tenir compte des résultats de cet ouvrage où le lecteur trouvera tout ce que nous n'avons pas su dire.

suite sur l'ensemble de la politique et des institutions helvétiques, sur les revendications populaires, sur les principes des gouvernements, sur le sens donné généralement alors aux mots fameux de république, de démocratie et de liberté. C'est ainsi que le *Contrat social* exige la lecture de l'*Orgueil national*, des *Songes d'un Confédéré*, des Actes de la Société helvétique. La *Nouvelle Héloïse* demeure un „roman suisse“ : le sentiment profond qu'elle révèle de notre nature, — lacs et montagnes, — a les mêmes caractères et la même origine que celui d'un Haller, d'un Muralt, d'un Salis, d'un Zimmermann; mais nous savons maintenant, depuis que M. Philippe Godet a réédité les *Lettres de Lausanne*¹⁾ de M^{me} de Charrière, depuis que M. et M^{me} de Sévery ont publié les lettres de Catherine de Charrière et de Louise de Corcelles²⁾, combien exacte et précise est l'image que cette œuvre nous donne de la vie familiale et rustique dans le pays de Vaud. Il y a des analogies frappantes entre l'*Inégalité* d'une part, et, d'autre part, les *Idylles* de Gessner et *Daphnis*. Il existe, avant l'*Emile*, toute une école pédagogique, — Balthassar, Iselin, Bodmer, son disciple le jeune Wieland, alors établi à Zurich, Tschifféli, président de la *Société économique* de Berne, Martin Planta, Ulysse de Salis, les fondateurs de l'Institut de Haldenstein, le docteur Hirzel, Léonard Usteri, — qui s'efforce, avec les arrière-pensées nationales que l'on sait, et cela dès 1750, de réformer l'éducation; plus tard, lors de la Restauration, quand interviendront Pestalozzi, Fellenberg et le P. Girard, on pourra dire que ces trois grands novateurs continuent un mouvement antérieur au livre de Jean-Jacques³⁾. Il y a donc indéniablement, entre le Genevois et les hommes de Zurich et de Berne, un air de famille: ils sont parents, éloignés peut-être, mais parents, et il eût été décevant qu'il n'y eût point existé entre eux des relations directes. Enfin, si l'on écrit jamais un ouvrage sur l'influence prodigieuse exercée par Rousseau en Europe, il faudra bien convenir que les Suisses ont compris et interprété la doctrine nouvelle d'une ma-

1) Genève Jullien, 1907.

2) *Vie de Société dans le Pays de Vaud au XVIII^e siècle*. 2 beaux volumes richement illustrés. Lausanne. Bridel, 1910—1911.

3) Cf. Hunziker : *Schweiz. Erziehungsbestrebungen des 18. J.* „Praxis der Schw. Volks- und Mittelschule“ de Bühlmann, vol. 7, Zürich 1887.

nière qui n'est pas celle des Français, ni celle des Allemands. Si Haller se fait l'irréductible adversaire de Jean-Jacques, il est, parmi les intellectuels, à peu près un isolé. Les uns, comme Müller, Wégelin, Zimmermann, se détachent plus tard du Genevois, par crainte de la Révolution menaçante; d'autres, comme Iselin, font leurs réserves; d'autres, comme les Zurichois, adoptent tout du maître et montrent une ardeur de néophytes. Mais ce qui caractérise l'attitude des Helvétiens vis-à-vis de Rousseau, c'est leur bon sens, c'est leur intelligence pratique, qualités grâce auxquelles ils échappent aux exagérations et à l'utopie et cherchent, modestement, sans craindre les petits moyens, des réalisations concrètes, utiles et positives. Pour conclure, disons que Rousseau, hors de la tradition lorsqu'on l'envisage comme un Français, reprend sa place naturelle dans cette même tradition lorsqu'on l'envisage comme un Suisse; en lui l'esprit suisse s'incarne et devient universel.

II

. . . Pour nous encourager dans nos efforts, pour nous rendre la foi en nous-mêmes, il y a, sachons-le, dans la Suisse elle-même non seulement un *esprit*, mais encore une *idée*. Une grande idée.

Dégager ce qu'on pourrait nommer la „philosophie de l'idée suisse“, c'est dégager du même coup notre raison d'être en tant que nation; c'est nous dégager enfin nous-mêmes de l'égoïsme, du matérialisme, des petites veuleries politiques qu'une longue période de calme et de prospérité nécessairement engendre.

Il est dans toute nation un principe spirituel. Domination ou Puissance, un ange invisible veille sur les destinées des peuples et les conduit sur le chemin qui mène au but suprême.

Notre but suprême à nous, ce n'est point seulement notre existence égoïste, notre intérêt particulier et personnel. Chaque nation, chaque peuple, au cours de son développement historique et traditionnel, exprime une loi, une doctrine, une certaine manière de concevoir la vie et de la vivre, un idéal, une *idée* enfin. Une idée générale et dont la portée est universellement humaine. Peuples et nations peuvent disparaître, mais ils laissent après eux

des témoignages qui demeurent et dont l'univers entier, l'humanité profite. Or, quel est l'idéal suisse? Quelle est la parole que notre pays prononce, *sa* parole à lui? Jetons un regard sur cette patrie que se partagent les races, les langues, les religions et les climats eux-mêmes; jetons un regard sur l'histoire qui n'a cessé de réunir ces éléments divers et d'en faire un ensemble homogène et fort. Interrogeons la Suisse, elle nous répondra: „Il est possible, afin de réaliser une conception déterminée de l'existence sociale, et par conséquent morale, de concilier et d'unir, dans l'effort exigé par la défense d'un intérêt commun, ce qui partout ailleurs semble inconciliable, ce qui partout ailleurs arme les hommes les uns contre les autres. Etre et vouloir être cet exemple d'union, donner cet enseignement à l'univers, cela suffit à faire d'un petit peuple une grande nation.“

Cette raison d'être de la Suisse, les écrivains de notre XVIII^e siècle l'ont découverte ou plutôt l'ont sentie. Cette idée, ils l'ont exprimée, souvent d'une façon confuse, avec toute la rhétorique et la phraséologie de l'époque. Ils ont manqué de clairvoyance et du sens des réalités; un principe d'ordre leur a fait presque toujours défaut. Utopistes, ils ont cru que pour réaliser l'Arcadie, il suffisait d'un discours prononcé aux réunions de Schinznach, d'un article vibrant publié à Zurich, d'un chant entonné dans les échos du Hasli. Mais ils ont aimé la Suisse, ils ont aimé les hommes; ils ont compris enfin ce que leur pays pouvait être dans l'humanité et pour l'humanité.

III

La leçon la plus utile qui se dégage de notre XVIII^e siècle est donc celle-ci: l'un des plus grands malheurs qui puissent arriver à un peuple, c'est qu'il se désintéresse de la vie supérieure et des choses de l'esprit. Lorsqu'il y a divorce entre l'ensemble de la nation d'une part, et, d'autre part, l'élite intellectuelle et pensante, on peut toujours se demander: la décadence est-elle proche? Si les gouvernements avaient écouté à temps, au XVIII^e siècle, un Balthassar, un Bodmer, un Lavater, un Haller, un Rousseau même, nous aurions évité peut-être la catastrophe de 1798. Mais les gouvernements d'alors ont oublié ceci: la mis-

sion de l'Etat n'est point seulement d'administrer, — et, à plus forte raison, d'administrer en faveur d'un parti, — ni même de gouverner, c'est-à-dire d'appliquer la loi tout simplement; la mission d'un Etat est une mission civilisatrice, une mission morale. Cette mission, il ne la saurait accomplir directement; il lui faut, surtout dans des républiques comme les nôtres, l'aide et les conseils de l'élite. Or, quelle doit être la véritable élite d'une république? Certainement, ni les politiciens, ni l'aristocratie d'argent, ni, cela va sans dire, l'aristocratie de naissance, mais bien, mais seulement et toujours les savants, les penseurs, les artistes, tous les hommes vraiment supérieurs. Ceux-là du moins ont quelque chance d'être désintéressés. Placés à l'avant-garde, ils voient loin et jugent de haut. On peut attendre d'eux les plus grands services, à la condition toutefois qu'on leur rende l'existence possible, qu'ils puissent respirer, qu'ils ne sentent plus autour d'eux, perpétuellement, la suspicion, l'ignorance, la conspiration du silence. Il leur est loisible, il est vrai, de se passer de l'Etat, mais c'est l'Etat qui doit comprendre que, lui, ne saurait impunément se passer d'eux.

Cette collaboration, cette cohésion et cet ordre qui sachent mettre en œuvre toutes les énergies d'un pays, nous en avons, à l'heure actuelle, plus besoin que jamais en Suisse. En parlant ainsi, nous n'avons point en vue seulement la prospérité de nos sciences, de nos lettres et de nos arts, nous songeons à l'avenir de la nation entière. Nous songeons qu'à un moment de crise, — et ce moment est peut-être plus proche qu'on ne le pense, — nous ne serons guère, petit peuple, sauvés par la seule vaillance de nos armes, par la seule puissance de notre or. Nous savons qu'un pays ne vit pas seulement de pain et qu'il est des problèmes plus essentiels que le percement d'un tunnel. Nous savons encore que nous vivons à une époque où toutes les nationalités se renforcent, où des irrédentismes étrangers commencent à exercer une pression sur nos frontières. Nous pensons enfin que cette heure ressemble singulièrement à la fin du XVIII^e siècle. Aujourd'hui, comme autrefois, nous sommes envahis par les influences extérieures, une poussée de matérialisme menace nos plus grands intérêts; la politique de parti, de personnes, — la „politique alimentaire“, la „politique du ventre“, — semble entraîner notre démo-

cratie en des errements analogues à ceux qui ont mené les patri-
ciats à leur perte. D'heureux symptômes, de nombreux symptômes
nous laissent espérer que la crise ne sera que passagère et que
nous allons nous ressaisir. Le meilleur moyen de salut sera
pour nous de reprendre, avec un esprit nouveau, l'œuvre ébau-
chée par le XVIII^e siècle : l'éducation nationale et morale du
peuple. Singulier pays, en vérité, que le nôtre ! Il n'a point su
faire ce que toutes les autres nations ont fait. Il a, comme
les autres nations, dans son histoire, ses traditions, ses monu-
ments, ses arts, les œuvres de ses écrivains, d'incomparables
ressources, et il ne les emploie pas, ou du moins il les emploie
mal et si peu !

Et, pourtant, c'est par de tels témoignages que notre pays
vivra. Un jour se lèvera où la Suisse aura disparu. Alors notre
vie économique, nos institutions, notre armée de milices ne seront
plus que de lointains faits d'histoire. Seuls, le chant d'un poète,
la doctrine d'un philosophe, le récit d'un écrivain, les ruines d'un
monument, le chef-d'œuvre d'un artisan révéleront au monde
ce que nous avons été, ce que nous avons rêvé d'être, ce que
nous avons cherché, accompli, aimé et souffert.

Il y a dans le village de Montbovon, en Gruyère fribour-
geoise, un chalet noirci, croulant, enfumé, qui est l'œuvre très
humble et très rustique d'un charpentier inconnu. Sur le fronton
de ce chalet, entre deux écussons polychromés, à peine visibles,
on lit encore ces vers, composés peut-être par quelque chapelain
adonné aux Muses, ou trouvés dans un vieux livre par quelque
magister :

Par les armes on peut acquérir de la gloire,
Mais la gloire sans plume en oubli se dissout ;
Les plus grands rois ne sont connus que par l'histoire :
Leur épée est muette et la plume dit tout.

GENÈVE

G. de REYNOLD

